

## Histoire badine d'une chevalière et de son caballus

Evelyne Bruant

(153) Avec ce cas, de la jeune « homosexuelle », terme que je mettrai entre guillemets, il m'a semblé que tout une face du féminin s'y dévoile si nous savons troquer la signification pour ce que je nommerai le lyrisme du signifiant. Ces deux mots côte à côte portent l'interrogation en un lieu où passée la porte du sourire qui sait, nous sommes invités dans les raies du non-sens ou du moins dans l'espace occupé par le du, qui ne peut être que celui de la dette, de celle même que la jouissance doit au langage.

J'ai choisi tout d'abord de vous parler d'Amour, celui qui s'écrit avec un grand A (comme l'Autre), celui qui consume, celui qui fut inventé pour protéger l'homme de lui-même et l'élever jusqu'à l'extase.

Parce qu'il y a amour et Amour, celui avec petit a et celui avec un grand A comme l'autre et l'Autre, Jean-Jacques Autier, dans son livre *Le mysticisme féminin*<sup>1</sup>, les positionne l'un par rapport à l'autre d'une manière tout à fait particulière, une manière que je rapprocherai de la position du troubadour envers la Dame, il dit : « L'amour donne tout en se donnant à l'Amour ». Je reprendrai quelques éléments de ce livre et en particulier ce qui concerne l'extase.

(154) Il y a donc le petit amour et *Fin' Amor*, l'Amour courtois.

Que recèle-t-il l'Amour, celui qui va vous intéresser ici ? Est-ce qu'il peut se barrer ?

Je répondrai, certainement, il y a tellement d'histoires dramatiques qui ne parlent que de ça : la mort l'amor dans l'âme. Mais il peut peut-être comme l'Autre se barrer seulement d'une barre (s'entamer). Je vais laisser mes jeux de langage pour m'intéresser à ce qui s'est passé pendant le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles

---

1. Edition Perrin, janvier 2001.

en France, période qui a vu se déployer *Fin' Amor*, l'Amour courtois.

C'est, en effet, dans la référence à ce mouvement érotique que Lacan positionne la jeune homosexuelle.

Freud dit aussi dans la présentation du cas que sa position est de type masculin dans le comportement qu'elle adopte vis-à-vis de l'objet d'amour.

Alors l'Amour courtois. Tout d'abord, je vous invite à un bref détour historique pour spécifier les origines arabe et hispanique de ce qui deviendra avec Aliénor d'Aquitaine et Marie de Champagne, sa fille, l'Amour courtois. Les nouvelles valeurs érotiques, telles qu'elles sont spécifiées au XII<sup>e</sup> siècle s'élaborent autour d'une prise de conscience qui bouleversa le rapport homme-femme : « *L'Amour comme idée. Car ce qui est nommé l'amour provençal est à la fois la prise de conscience de mille aspirations et tendances et l'idéalisation, la poétisation de cette prise de conscience.* »<sup>2</sup>

Chez les Arabes, l'amour est intériorisé, c'est dans le monde arabe (hispanique et oriental) que s'affirme pour la première fois, à notre connaissance, l'idée que l'acte sexuel doit être le gage et non pas la condition préalable nécessaire d'une communion spirituelle totale. Ibn-el-Roumi (mort à Bagdad vers 896), l'exprime avec une admirable clarté et précision : « Ah ! la fièvre de mon cœur ne saurait être coupée tant que nos deux âmes ne seront pas compénétrées. »<sup>3</sup>

En Espagne, une même aspiration à la fusion des cœurs, à l'identification et non à la possession, donc une sorte *d'androgynat spirituel* (souligné par nous), aboutit dès la fin du X<sup>e</sup> siècle « à la notion d'union (Al Waçl), définie comme "joie", état contemplatif par Ibn-el-Hazm (993-1064), peut-être à rapprocher du Joy des troubadours, un haut degré, un bonheur ineffable... comme renouvellement de vie, (155)exaltation de l'être, ravissement sans limite, grande grâce de Dieu »<sup>4</sup>. Toutes ces qualités qui définissent l'union nous les retrouvons presque mot pour mot dans la définition de l'extase dans le mysticisme féminin. L'amour communion (ou amour-lien) constituait le degré suprême de ce qui était appelé l'amour ternaire chez les Grecs (philosophes et astrologues).

L'amour comporterait trois degrés selon Ibn Arabi :

- *L'amour divin*, du créateur pour sa créature et vice-versa.
- *L'amour spirituel* dont le siège est la créature toujours à la quête de l'être dont elle découvre en elle l'image, ou dont elle se découvre comme étant l'image; « C'est dans la créature, l'amour qui n'a d'autre source, but et volonté, que de satisfaire à l'aimé, et à ce que celui-ci veut faire de et par son fidèle » – très nettement indiquée ici la place de l'aimé (souverain) et l'aimant (vassal).
- Le troisième amour, *l'amour naturel*, celui qui veut posséder et qui recherche la satisfaction de ses propres désirs, sans se soucier de l'agrément de

---

2. Op. cit., souligné par nous.

3. Cité par R. Nelli dans *L'Érotique des troubadours*, Paris, Poche, 10-18, 1974.

4. Collier de la colombe, traduit par E. Dermeughen (1947), cité par Netti.

l'aimé, c'est évidemment le deuxième degré, l'amour spirituel qui devait servir le modèle à l'amour profane le plus épuré. Ce qui a donné naissance aux mythes du cœur.

L'union parfaite était aussi symbolisée par l'échange des cœurs, la séparation appelée « Union déchirée »<sup>5</sup> symbolisée par le thème du cœur séparable. Cette dernière forme, « celle qui résulte de l'inconstance masculine fait le fond de nombreux chants de femmes où elle souligne (cette forme) l'opposition entre l'amour pur (et malheureux), d'essence féminine et le désir masculin qui ne survit pas à l'acte. »

Comme les fictions du cœur séparable et du cœur échangé étaient largement exploitées et vulgarisées par ces musiciennes qu'on trouvait en grand nombre dans les cours royales d'Espagne, on peut tenir pour assuré que les barons occitans avaient eu mille fois l'occasion de les entendre célébrer en vers.

Lors d'une fête donnée à la cour de Sauche, roi de Navarre, la chrétienne, sa fille, pria l'une de ces captives de lui chanter un poème qu'elle aimait particulièrement. Ce qui prouve qu'elle connaissait l'arabe ou l'esclave (la chanteuse) le roman.

Dans ce poème dont un fragment nous a été conservé, il est écrit : « Est-ce que mon cœur s'est partagé en deux parties, l'une qui serait restée chez elle, l'autre chez moi pour intercéder en sa faveur ? ».

Dans la poésie provençale, les métaphores du cœur échangé et du cœur (156) séparable sont absolument identiques, dans toutes leurs variétés, à celles que les Arabes connaissaient déjà, depuis le X<sup>e</sup> siècle.

Comme chez les Provençaux, l'amour épuré, s'inscrivait obligatoirement dans le cadre de la poésie. Et la poésie et les sciences étaient cultivées par des femmes savantes, à l'instar de la célèbre princesse Omayade Guallada (1025), fille de Mohamed II qui tenait à Cordoue une sorte d'académie littéraire.

Les poètes brûlaient de chaste désir pour ses hautes Dames, chaste parce que tout autre forme d'amour plus réaliste leur était interdite. L'exaltation du désir dans la chasteté avait pris en Espagne, dès le X<sup>e</sup> siècle, une valeur philosophique ou mystique : elle se donnait pour fondée en vérité. La passion devait aussi rester stérile.

Abn Sadl déclare dans un de ses poèmes, que « le jardin d'amour porte des fleurs qui ne font pas de fruits ».<sup>6</sup> Cette preuve de chasteté faisait la preuve de la supériorité morale (toute relative) de l'amant. « Chez les Arabes, la chasteté ne constituait pas une mortification agréable à Dieu, mais le seul moyen d'atteindre l'essence vraie de l'Amour, à laquelle un amoureux bien né se doit d'accéder sans effort. »<sup>7</sup> C'était pour eux, le seul sentiment (la continence) capable de s'accorder avec la perfection de l'aimée, et à une véritable révélation

---

5. R. Nelli, *L'Erotique des troubadours*, op. cit.

6. Ch. Sallefranque, « Périples de l'amour en Orient et en Occident », *Cahiers du Sud*, Paris, 1947.

mystique dépassant de beaucoup les réalités terrestres.

La possession physique était censée détruire son objet.

Comme le pensait Stendhal, ce sont les croisades d'Orient qui ont révélé aux Occidentaux « qu'il y avait de plaisirs plus doux que piller, violer et se battre ».

La chevalerie arabe s'appuyait sur les valeurs mystiques de l'Islam, mais elle rapportait ces valeurs à la dame.

De nombreux seigneurs occitans, qui avaient pris part aux croisades, furent conquis par l'Orient.

Mais, c'est sans doute les croisades d'Espagne qui apprirent plus aux barons méridionaux que les croisades d'Orient : les mœurs chevaleresques des Arabes d'Espagne furent toujours plus familières aux Occidentaux que celles des Sarrasins de Syrie.

(157) Le code d'honneur observé par les Almohades, guerriers musulmans d'Espagne, par exemple s'enracine dans le lien mystique qu'ils établissaient entre la valeur virile et l'amour, entre l'amour et la mort héroïque, entre l'amoureux et la clémence, lien mystique qui ne paraissait exiger ni la raison ni les instincts masculins.

Au X<sup>e</sup> siècle, l'amour pur n'était pas encore célébré par les troubadours; dans la poésie latine qui a précédé les chansons occitanes de Guillaume IX on ne distingue aucune tendance idéaliste, ni dans le sens courtois ni dans le sens chevaleresque : « L'érotique y est fondé uniquement sur l'exaltation du désir masculin, et la sensibilité féminine y est presque toujours étouffée. »<sup>8</sup>

Dans quelques pièces d'origine populaire, certains sentiments exprimés par les femmes ou mis dans la bouche des femmes, nous voyons comme une aspiration, encore timide, à l'amour épuré (c'est-à-dire distinct du besoin charnel).

Notons aussi que les thèmes de base des poèmes néo-latins – le plus beau des poèmes néo-latins « *L'invitatio amicae* » (X<sup>e</sup> siècle) figure dans le recueil de Cambridge – sont masculins. Dans ce qui est appelé « L'amour de mai, poème de mai » où le renouveau érotique est associé à celui de la nature, tout ce que l'amour ajoute de spirituel au simple désir charnel est surtout exprimé par la jeune fille. Toujours menacées d'abandon et de trahison, assimilées à des prostituées, si elles ne réussissaient pas à se faire épouser « après la faute », elles étaient placées sous le signe de l'amour malheureux. Pour cette raison même, les sentiments qui leur sont attribués dans quelques chansons dialoguées, ont un ton de sincérité et de mélancolie qui annonce, sinon déjà la *Fin' amor*, du moins une passion légèrement spiritualisée par l'insécurité et l'insatisfaction sentimentale. Dans l'amour de mai (andalou et occidental) non seulement les femmes ne sont pas vénales en un temps où les hommes reprochaient à toutes les femmes de l'être – mais elles connaissent le charme de

---

7 R. Nelli, *L'Érotique des troubadours*, op. cit.

8 Ibidem.

la mélancolie amoureuse et ne désirent que le tendre cœur à cœur.

« Les thèmes propres aux chansons de femmes sont placés dans l'Invitatio amicae sur les lèvres de l'amant (strophes VII et X) »<sup>9</sup>.

Il me paraît important de noter ce passage car il nous indique que la position féminine dans l'amour – position mélancolique-malheureuse – sera reprise par l'amant c'est-à-dire que l'homme féminise sa manière de vivre l'amour en s'attribuant la douleur des femmes.

(158) Appropriation, identification ?

Les hommes du X<sup>e</sup> siècle éprouvaient-ils déjà le besoin de participer à la sentimentalité féminine ? D'aimer comme les femmes ?

A certains indices, notamment à l'ambiguïté du vocabulaire amoureux, on peut reconnaître que le XII<sup>e</sup> siècle a éprouvé les plus grandes difficultés à préciser les caractères fondamentaux de l'amour pur (*Fin' amor*) et qu'il n'a su le nommer que tardivement.

L'idée de *Fin' Amor* préparée par la morale des troubadours au XII<sup>e</sup> siècle qui, en s'acheminant sur les maris-amants nommés à l'époque les « maris-druts » et contre les dames qui cédaient à leurs avances, ont contribué à clarifier cette idée, n'ont fait que hâter une évolution qui s'opérait déjà dans les esprits.

La trouvaille, et j'insiste sur ce terme car il éclaire un grand nombre de caractères attachés à l'Amour courtois, la trouvaille donc, a consisté à « créer l'Amour sur le modèle de l'amitié masculine ».

L'idéalisme des troubadours, même si sans doute il a utilisé le même langage que l'érotique chevaleresque, nous ne trouvons entre les deux systèmes qu'une ressemblance formelle : les mots n'y recouvrent pas les mêmes réalités.

Les hommes et les femmes de cette époque trouvèrent dans ce modèle un ordre social qui permettait à l'amitié de s'incarner (en la Grande Dame – infériorisée – valorisée), un courant d'idées grâce auquel cette amitié pouvait se rendre intelligible enfin des poètes, par l'intermédiaire desquels elle pouvait s'exalter sous les espèces de la beauté. Entre l'ascèse monastique et la brutalité guerrière, la courtoisie découvrit un chemin intermédiaire.

Au départ pour les troubadours, l'Amour avec une dame de haut rang leur est interdit; ils discréditaient l'adultère inter-conjugal pour louer la fidélité. Ils flétrissaient l'amour adultère, qu'ils considéraient comme un péché, c'était là leur tâche mais en fait ils ne s'en prenaient jamais qu'aux mœurs aristocratiques. Ils voulaient, en donnant le droit aux jeunes célibataires de courtiser les dames, porter atteinte aux barons et à leur pouvoir viril. Ils cherchaient par cela à servir leurs propres intérêts. Ils deviendront par la suite les représentants symboliques de ces jeunes célibataires.

Pour donner aux dames le goût de la fidélité et du *Fin' Amore* – sorte de

---

9. Ibidem.

compromis entre le vice et la vertu – il fallait d’abord leur donner le dégoût de la dépravation.

(159)Cercamon, poète du XII<sup>e</sup> siècle déclare dans l’un de ses poèmes « Celle qui couche avec deux ou trois amants, de ce jour là, elle perd toute sa valeur »<sup>10</sup>.

N’avoir qu’un amant, constitue l’obligation maîtresse faite aux dames – elle est nettement anti-chevaleresque.

Les troubadours comme Cercamon, Marcabru grand misogyne et Marti dictent dans leurs poèmes les nouveaux préceptes qui doivent être respectés par les dames, en particulier (mais aussi par les hommes) dans l’amour. Ces préceptes deviennent ensuite des lois. Ceux qui savent, se sont les troubadours et ils ont été reconnus par les femmes comme sachant.

Pourquoi les femmes du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle accordent-elles aux troubadours cette place que nous pouvons sans hésitation appeler la place du Sujet Supposé Savoir. Tout simplement parce qu’elles y avaient intérêt.

C’est avec Bernard de Ventadour, que la doctrine de l’amour courtois est véritablement constitué.

Celui-ci devient un art, une mystique, une exaltation de l’âme et une délicieuse souffrance. Avec l’amour courtois, la femme transfigurée devient la Dame, le corps féminin l’écrin matérialisé des valeurs immatérielles, les joies de l’esprit passent par la joie d’aimer. La chasteté est à la fois l’épreuve (ce qui était nommé l’essai-l’assoy) et la récompense suprême : « La petite cérémonie de l’essai donne à la Dame le moyen de vérifier dans quelle mesure son ami, couché à côté d’elle, est capable de la respecter par amour. »<sup>11</sup>

Elle-même ne doit pas y succomber; tout cela exigeait d’elle une grande vigilance et une faculté presque cornélienne.

« La Dame éprouvera la fizanza », la confiance totale dont on ne saurait trouver l’équivalent chez l’ami. Cette fizanza était la meilleure preuve d’amour qu’elle put donner à son amant.

Les devoirs de l’amant consistent à plaire à sa dame, à la faire valoir en louant sa beauté et ses vertus, à n’aimer qu’elle. Pour les troubadours, pas de prouesses à accomplir comme pour les chevaliers, pour eux l’amour se mérite par la qualité de leurs sentiments, leur sagesse et leur mesure; s’ils meurent c’est de désespoir amoureux. En retour, la Dame et l’Amour ont le pouvoir d’inspirer à l’ami toutes les (160)vertus et parfaite courtoisie. Mais elle reste lointaine, nimbée de mysticisme, inaccessible. Elle peut accorder un baiser (que l’ami ne rend que très rarement), une étreinte, ou la joie d’admirer sa nudité mais exclut le « fait », l’acte sexuel.

Jaufré Rudel, le poète auquel Lacan préfère Aristote, ce poète est désireux d’amour parce qu’il sait qu’il n’y a que les femmes inaccessibles qui ne fassent

---

10. Cité par R. Nelli.

11. Ibidem.

pas redescendre l'homme à l'amour charnel. Il n'aime que la « dame-jamais vue » parce qu'elle est la seule qui ne puisse pas le déshonorer, ni l'avilir, ni le trahir, et, de ce fait, lui permet d'accéder à la joie du pur désir. C'est pourquoi quand il déclare que son destin est d'aimer et de ne pas être aimé, il veut suggérer par là qu'il n'a jamais trouvé l'amour pur dans les femmes appelées « prochaines » c'est-à-dire proches, mais seulement en celles qu'il ne pouvait approcher que très difficilement. Il connaissait la « joie merveilleuse » en rêve, son cœur ne cessait d'aspirer vers l'objet qu'il aimait en vain.

« Mon cœur n'a de joie d'aucun amour, sinon celui que jamais je ne vis »<sup>12</sup>.

L'idéalisme courtois aboutira au désir de l'impossible.

L'idée d'Amour dont la Dame était la représentante débouchera sur une faillite, cette incarnation même n'en n'était-elle pas le signe puisque l'amitié, ne l'oublions pas, a servi de modèle à l'Idée d'Amour et là les relations étaient interdites. La femme, malgré toutes les lois du code d'Amour : inaccessibilité par l'éloignement, continence, fidélité (comme en amitié) envers l'amant n'a pu, de la place de Dame, faire que le rapport sexuel s'inscrive.

La cause de cette faillite ne fut pas l'Amour dans son principe mais l'Amour porté aux femmes. Resoulignons qu'à la fin du mouvement (amour courtois), elles jugeaient des affaires d'Amour dans des tribunaux; la place qu'elles y occupaient fut mis en correspondance avec celle de Dieu.

L'Idée d'Amour Pur, et, surtout son rêve de rencontre entre l'homme et la femme, s'échappait de celle-ci du fait de son impossibilité à la supporter.

Toutefois, il est tout à fait clair qu'elles s'appuieront sur cette érotique comme faire-valoir.

Si l'érotique courtoise reste une érotique profane, nous soulignons que, dans ses origines arabes et hispaniques, dans l'édification de la morale sexuelle de 1150, dans les attributs de la Dame, et en particulier dans le corps sublimé par son absence, la (161)présence du sacré n'y fait pas pour autant défaut.

Le sacré est ici à entendre du côté du mysticisme et non pas du dogme.

La Dame était devenue le support de ce que nous nommons la Chose et on ne devient pas support de la Chose sans que cela n'entraîne pour l'Elue un certain nombre de conséquences.

Dans son livre, R. Nelli nous indique que pour lui « la personnalisation de la femme » (c'est-à-dire qu'elle se subjectivise) a dû commencer avec l'importance magique que les peuples primitifs prêtaient à la féminité mais que cette attribution n'a jamais suffi à épurer l'amour : la magie mettant plutôt l'accent sur la sexualité.

L'érotique courtoise, elle, a creusé le Réel du corps des femmes.

L'homme a fait ce que dit Lacan dans le séminaire *Encore*<sup>13</sup> : « L'homme

---

12. R. Nelli, op. cit.

13. Séminaire *Encore*, p. 118.

croit créer – il croit – croit – croit, il crée – crée – crée. Il crée – crée – crée la femme. En réalité, il la met au travail de l'Un ».

Le travail qui s'est effectué au cours des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle n'a pu se faire qu'avec le concours actif des femmes. Il y a eu pour elles intérêt, attrait.

En effet, dans cette transposition de « l'amour malheureux », la femme le vit, l'éprouve (femmes abandonnées), le chante mais ces messages ne seront entendus que lorsqu'ils seront mis dans la bouche de l'amant. Elles ne prendront pas une place de sujet, elles resteront objets dans les discours.

Il y a eu dépossession-désappropriation et c'est par ce transfert qu'à pu s'opérer la féminisation du mâle. Pour elles, désormais et pour se faire entendre il leur faudra se placer du côté mâle.

La féminisation du mâle, nous la retrouvons à différentes époques et dans différentes figures, la plus célèbre et qui est aussi la première dans la chrétienté n'est autre que Jésus Christ. Cette féminisation nous paraît l'une des conditions essentielles à la naissance d'une érotique, elle se fait au prix d'une perte du côté femme.

Dans quel registre pouvons-nous situer cette dépossession ? Peut-être celui de la frustration.

Une deuxième condition tout aussi importante opère, elle aussi, une perte du côté femme, c'est l'inaccessibilité : la condition d'absence pour évoquer le désir – l'Amour pur – l'impossible.

(162) La Dame ne devient Dame qu'à s'absenter, qu'à nier son corps (chasteté – continence – stérilité).

Une Idée peut prendre corps, s'incarner, mais elle peut tout aussi bien l'annihiler ce corps.

Certaines Dames du Moyen-Age, comme Aliénor d'Aquitaine (qui participa à une croisade) et sa fille Marie de Champagne s'enthousiasmèrent.

Mais pourquoi participèrent-elles aussi activement à la promotion de cette érotique ?

N'aspiraient-elles pas à l'inaccessibilité, ces femmes qui, dans leur rapport aux hommes, ne connaissaient presque qu'exclusivement le rapt et, ou, le viol ?

N'avaient-elles pas à y trouver quelque bénéfice ?

Son inaccessibilité devient un attribut qui la fait compétente pour juger de l'amour, des affaires d'amour (dont il existait au Moyen-Age des tribunaux). La qualité et les critères de ses jugements s'apparentent à la « compétence » même de Dieu. La droiture d'interaction, l'ardeur de l'amour, la vigueur des efforts sont autant de qualités sur lesquelles s'offrirent la Dame et Dieu pour juger. Ce qui reste le plus important étant l'amour qui inspire les actions, l'inaccessibilité se double d'une immatérialité.

Là encore, comme Dieu, la Dame sera immatérielle ou en tout cas tendra à l'être comme par exemple dans le « corps jamais vu » de Reedel.

La Dame se laisse traverser par les signifiants de la loi d'Amour comme la

mystique se laisse traverser par le Verbe de Dieu; l'Amour se révèle à l'amant par la Dame, le divin, en révélant sa présence, révèle la mystique à elle-même.

Le sens ultime qui advient de cette traversée du corps du fait de l'impératif des lois auxquelles la Dame a à se soumettre (chasteté, vertus, continence, stérilité), ce sens ultime c'est l'absence – l'ab-sens.

Les femmes auront à rendre leur corps absent (pour elles-mêmes). Dans l'extase, les mystiques nous ont démontré l'aboutissement, l'ultime de cette absence, elles nous ont présenté la face qui grimace, celle qui flirte avec la mort.

Dépossession et inaccessibilité appellent l'absence qui aura à devenir absens. L'ab-sens c'est peut-être son nécessaire à elle.

Ce qu'Alienor d'Aquitaine et les autres Dames ne pouvaient anticiper (c'est que du fait du signifiant) (et de ses effets sur le corps), c'est que pour exister la femme (163) s'absentera de son corps. Elle sera rejetée du côté Autre.

La féminité des femmes se construit, mais pas sur n'importe quel soubassement : l'ab-sens.

Le savoir qui leur est attribué et qu'elle possédèrent sans le savoir, je souligne le sans justement ne tiendra qu'à se priver du sens.

Trop de sens les feraient basculer du côté des courtisanes, le pas de sens du côté des mystiques, entre les deux et c'est là le lyrisme des femmes, elle se font Mère.

Ce savoir ne la fait pas basculer du côté de l'esclave qui jouit de son savoir faire, je dirai plutôt que l'esclave se place « Tout juste » du côté féminin (référence à ce que dit Lacan du « ratage tout juste »).

Pourquoi les femmes et en particulier les dames analystes n'ont pas fait avancer d'un bout la question de la sexualité féminine, Lacan répondra « qu'il dut y avoir à cela une raison interne, liée à la structure de l'appareil de jouissance autrement dit, le langage ». Il poursuit en disant que le ratage c'est l'objet eh bien ! si le ratage c'est l'objet, la femme est ratée (deux sens), elle se rate, elle rate, elle se dit dans l'effet d'aphanisis du signifiant.

L'hypothèse que je ferai c'est que les énoncés de l'amour courtois et en particulier les énoncés des lois ont été pris comme des injonctions qui ont pris sens pour les femmes dans ce savoir particulier qui ne tient qu'à se priver du sens. Ce non-sens du sens qui rejoint l'effet d'aphanisis du signifiant n'est entretenu, maintenu, que pour remplir une seule fonction, une *fonction de défense*.

Dans le processus à l'œuvre, elles deviennent à elles-mêmes leur propre objet, elles transfigurent leur corps propre, elles le modèlent, elles l'absentent (ab-sentent). Elles adviennent Autre, de la jouissance du même nom du côté duquel dit J. Lacan, elles auront à se placer. Pour s'y placer, chaque femme aura à sublimer son propre corps, chacune aura sa manière à elle de se faire disparaître – c'est peut-être ça, la collection !

Femme et féminité se nouent non sans en payer un prix. Cette création particulière peut se passer sous silence, son résultat la jouissance Autre nous

interroge. Pour chaque petite fille, l'organisation de sa position passera par une défense : la sublimation, visage dont le sourire recèle la grimace ultime; l'amour courtois ponctue l'histoire de cette sublimation, elle nous en révèle l'une de ses articulations.

**Bibliographie (164)**

Bourin Jeanne , *Cour d'Amour*, Ed. Michel Archimbaud/Seghers, 1986.

Miguel André , Kemp Percy , *Majnûm et Laylâ : l'amour fou*, Bibliothèque arabe SINDBAD, 1984.

Maulpoix Jean-Michel, *Du lyrisme*, Ed. José Corti, 1<sup>e</sup> Tiène, 2000.

Nelli René : *L'érotique des troubadours*, Tomes I et II, Poche 10/18, 1974.